

**Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Annie Dulong (dir.),
François Ricard, Pierre-Luc Brisson**

Maïté Snauwaert

Numéro 156, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73104ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Snauwaert, M. (2014). Compte rendu de [Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Annie Dulong (dir.), François Ricard, Pierre-Luc Brisson]. *Lettres québécoises*, (156), 49–50.



BERTRAND GERVAIS, ALICE VAN DER KLEI ET ANNIE DULONG (DIR.)

L'imaginaire du 11 septembre 2011. Motifs, figures et fictions

Montréal, Nota bene, coll. « Contemporanéités », 2014, 317 p., 31,95 \$.

Un art du pathétique

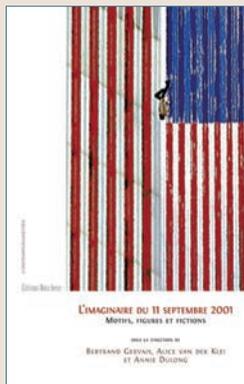
On est surpris de découvrir le corpus littéraire et artistique généré par les attentats du 11 septembre en à peine plus de dix ans. Surpris aussi de la finesse des études qui, en si peu de temps, ont su le saisir et en organiser les nuances.

L'ouvrage dirigé par Bertrand Gervais, Alice van der Klei et Annie Dulong montre qu'il n'y a pas un seul imaginaire des attentats des deux tours du World Trade Center. Plutôt, celui-ci s'est déployé dans la fiction littéraire et les représentations artistiques (film, arts visuels et sonores) sur plusieurs modes et en plusieurs temps. Sur ceux-ci a fortement pesé l'orientation victimaire issue de la « rhétorique de la tragédie » (Julien Bringuier) qui a dominé la couverture médiatique de l'événement. Pensée sur le modèle du traumatisme, constituant une hagiographie des victimes, mise au service de la propagande antiterroriste, elle a notamment mené à la polarisation à outrance de la figure du terroriste (Sylvie Mathé).

Les images réelles, dont les témoins ne pouvaient croire leurs yeux tant elles semblaient sortir tout droit de quelque film hollywoodien à grand spectacle, se sont immédiatement muées en images symboliques. Un chapitre rassemble ainsi des études de l'« iconicité instantanée » (Bertrand Gervais, p. 173) créée par la photographie *The Falling Man* de Richard Drew, rapprochée dans plusieurs œuvres de la performance du funambule Philippe Petit entre ces mêmes tours, en 1974 (Sophie Vallas, Richard Phelan).

Des savoirs émouvants

Si l'introduction ne fait pas tout à fait honneur à la qualité des contributions, celles-ci, fait rare dans la publication savante, se lisent les unes à la suite des autres comme on suivrait une enquête passionnante dans la floraison des œuvres contaminées, directement ou indirectement, par l'impact psychologique, politique et civilisationnel de cet « événement-image » (Jean Baudrillard cité par Anne-Marie Auger, p. 123). Après la revue de littérature offerte par Annie Dulong, qui dresse un état des lieux du corpus disponible et des strates de sa constitution, s'enchaînent des études expertes et intelligentes qui révèlent le pathos dégagé par ce jour qui fit date, jusqu'au très beau chapitre sur la mémoire et l'œuvre d'art commémorative qui clôt le livre (Mathieu Duplay).



Si l'introduction ne fait pas tout à fait honneur à la qualité des contributions, celles-ci, fait rare dans la publication savante, se lisent les unes à la suite des autres comme on suivrait une enquête passionnante.



BERTRAND GERVAIS



FRANÇOIS RICARD

Mœurs de province

Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2014, 232 p., 22,95 \$.

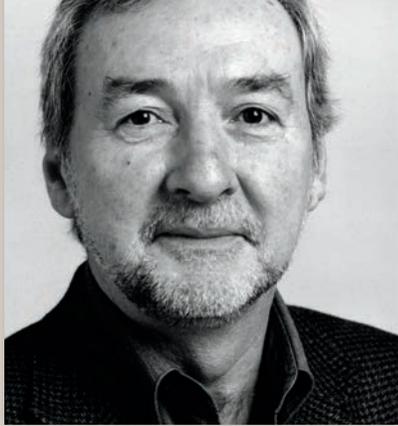
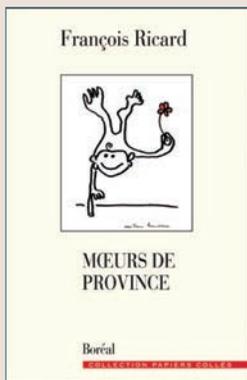
Un rire sans repentir

D'une lecture plaisante, ces chroniques de « la vie contemporaine » ont souvent la cruauté juste et l'humour acerbe du maître de l'ironie auquel elles empruntent le sous-titre d'*Emma Bovary*. Mais elles frôlent parfois le cynisme politique.

La plupart de ces textes portent sur le Québec, qui reste jusqu'à nouvel ordre [...] une simple province; ou s'ils portent sur autre chose, c'est toujours à partir du Québec et en ma qualité de Québécois que je m'y exprime, c'est-à-dire, que je le veuille ou non, de provincial. (L'auteur souligne.)

Ainsi François Ricard justifie-t-il à la fois le titre de son nouveau recueil d'essais, emprunté à Flaubert et à son goût de l'étude entomologique de l'absurdité humaine, et le point de vue qu'il y adopte, d'une ironie caustique en même temps que partie prenante de la société qu'il dissèque.

L'ouvrage emprunte le format de la « Lettre à l'ami reparti », idéal pour garantir un tel regard amusé et distant, complice aussi bien que critique des travers de cette petite société. Les essais sont ainsi *adressés*, faisant parfois mention d'un « vous » qui, en symétrie de l'auteur mais non pas en miroir, est à la fois en dehors de cette société et dans sa connaissance, y a vécu sans y appartenir, et sans finalement y rester, passée la sympathie toute provinciale, rafraîchissante pour cela, des premières années. Ils se lisent comme les chroniques d'un témoin de son temps et de son milieu — géographique, social, politique, culturel —, d'une sorte de Candide qui



FRANÇOIS RICARD

feindrait de s'émerveiller, de s'étonner des usages d'une société qui lui serait nouvelle.

Une société «scandinave»

Il est ainsi plaisant que, sous la plume de François Ricard, rien ni personne ne soit épargné. Des accommodements raisonnables (les vitres

teintées du YMCA de l'avenue du Parc) aux mesures d'équité mises en place par les universités dans le recrutement des professeurs, nulle attitude politique ou sociale n'échappe à sa sagacité, et les essais livrent, en dénonçant des radicalités qui confinent parfois à l'absurdité, plusieurs épisodes drolatiques. Toutefois, l'auteur exagère lorsque cette posture d'avocat du diable le conduit par exemple à faire des manifestations du Printemps érable une farandole sans conséquence (p. 223 sq.). La solidarité entre professeurs et étudiants y aurait été incompréhensible, au vu des conditions respectives des deux groupes au sein de « l'une des sociétés les plus libres, les plus égalitaires, les plus "scandinaves" de toute l'Amérique » (p. 223) — comme s'il ne fallait pas parfois des combats pour lui garder ce statut dont, par ailleurs, l'auteur paraît s'enorgueillir, du moins se réjouir. Mais il faut dire que ce procès s'inscrit dans un portrait d'autodérision intitulé « Lettre sur la petite vieillesse », où l'auteur, en « homme de [son] âge », est quelqu'un « à qui l'expérience personnelle et la marche de l'histoire ont fait perdre depuis longtemps ses illusions de jeunesse et qui n'a plus, en matière de politique, que des convictions d'une extrême tiédeur » (p. 224). On suppose au reste que la caricature et à l'occasion la mauvaise foi sont utiles, voire nécessaires, au genre de la satire. Et puis le livre lui-même est sous-titré « Essais et divagations »...



PIERRE-LUC BRISSON

Le cimetière des humanités

Préface de Georges Leroux

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Essai libre », 2014, 108 p., 18 \$.

Plaidoyer pour une culture classique

Habilement construit selon un arc qui commence et se termine par une revisite de la guerre de Troie, l'essai propose une défense des humanités classiques et des auteurs grecs en particulier, et prône leur retour comme socle de l'enseignement dans les écoles publiques.

Le livre s'ouvre par une très belle préface de Georges Leroux, qui parraine ce second ouvrage de Pierre-Luc Brisson, auteur déjà dans la collection « Essai libre » des Éditions Poètes de brousse d'*Après le printemps* (2012). L'essayiste, diplômé en histoire et études classiques, remarque que « [s]'il était autrefois au cœur même de l'éducation, c'est désormais dans les musées que l'Occident a rangé son passé antique » (p. 17). Le Québec ne fait pas exception, et l'enjeu de l'essai est de donner à redécouvrir l'importance centrale des lettres classiques dans la formation intellectuelle et morale des futurs citoyens. Les élèves des nouvelles générations, relève l'auteur,

désormais étrangers à l'héritage de leur propre civilisation, n'acquiescent plus sur les bancs d'école la connaissance qui leur permettrait de sentir que non seulement ils sont dépositaires du riche héritage d'une civilisation, mais aussi qu'ils ont encore beaucoup en commun avec les membres des sociétés qui nous ont précédés. (p. 17-18)

L'essai s'inscrit ainsi dans la vaste défense de l'enseignement des humanités menée notamment par la philosophe américaine Martha Nussbaum depuis plusieurs années. Contre une école modelée par l'économie de marché, qui substitue l'expertise spécialisée aux savoirs communs indispensables, il fait valoir que les « Classiques », « à savoir la somme des savoirs et des œuvres produites par l'Antiquité gréco-romaine » (p. 18), offrent un résér-

voir de figures et de situations exemplaires, illustrations des grands dilemmes moraux qui façonnent aujourd'hui encore notre culture.

Déjà convaincus

En en revisitant quelques cas exemplaires, l'essai constitue donc, outre un plaidoyer, une sorte d'initiation à ces corpus, composés d'épopées et de tragédies aussi bien que de philosophie politique et de traités d'éloquence. Il se propose du moins d'offrir quelques exemples de la résonance de ces œuvres anciennes dans nos sociétés actuelles. Toutefois, la démonstration procède souvent de la simple exhortation, qui ne suffit pas à convaincre. Dire « [i] faut lire » (p. 48) ou demander rhétoriquement « [c]omment ne pas être touché » (p. 46), commenter « [i] est impossible de ne pas être frappé » (p. 47) en guise d'introduction et de glose des textes cités tend à renforcer au contraire l'impression de textes réservés à des initiés. Cette méthode a en outre pour effet d'opérer des rapprochements abrupts entre légendes historiques et situations présentes (comme lorsque le déploiement des forces militaires canadiennes en Afghanistan est subitement mentionné dans le cours d'une évocation d'Alexandre le Grand [p. 71]), ce qui contribue à la simple juxtaposition faisant office de démonstration, plutôt qu'à un dialogue réel tissé entre les époques. Nonobstant cette faiblesse argumentative, une chose gêne à la lecture de l'essai, et c'est le sentiment qu'il prêche à des convaincus. Nous qui lisons, nous sommes déjà en faveur de la lecture, nous savons le bienfait — civilisationnel autant qu'individuel — des lettres et des humanités. La question se pose alors de l'impact réel que peut avoir un tel texte, alors même que sa légitimité, justement, est indéniable.



PIERRE-LUC BRISSON